

Stratégies et évolutions linguistiques dans l'imprimé toulousain de 1500 à 1617.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, en ce moment de bascule de l'époque moderne, les éléments ne manquent pas qui décrivent et définissent Toulouse, « Seconde cité de France ¹», comme une véritable capitale du Sud du royaume². Seconde université de France et centre prestigieux de la pensée juridique européenne, second parlement de France avec un ressort étendu allant de Gascogne au Forez, capitale des vastes et riches Etats de Languedoc, centre économique florissant avec l'installation dès la première moitié du XVI^e siècle d'une bourse³, Toulouse joue à bon droit son rôle de métropole commerciale, administrative, religieuse, universitaire et politique⁴. De fait, Toulouse est l'une des villes du royaume où l'imprimerie s'installe le plus tôt –entre 1474 et 1477-, le plus durablement et le plus efficacement. Sur l'ensemble du XVI^e siècle, elle est la quatrième de France en terme de volume imprimé⁵. Dans un vaste ensemble occitanophone –tout le sud du royaume en fait- nettement sous-représenté dans le domaine de l'imprimerie⁶, cette position met plus en relief encore la situation stratégique de la place toulousaine en matière d'imprimé à cette période.

Très tôt, l'imprimé révèle les zones d'influence de ces multiples pouvoirs comme leurs lignes de tension ou de fracture. L'analyse systématique du volume imprimé, des variations typologiques, du nombre d'imprimeurs et de libraires, de leur clientèle, de leur choix, de leur technique, de leurs réseaux, permet sans aucun doute d'entrer dans la compréhension de la

¹ Cf. *Mémoires* de Blaise de Montluc à la date de 1562, Gallimard éditions de la Pléiade, p. 509.

² Capitale des vastes terres des comtes Raymond, Toulouse et ses terres sont rattachées à la couronne de France après le long et douloureux épisode de la « Croisade des Albigeois » (1209-1229). Le Traité de Meaux (1229) met en place les outils de mise au pas politique et financière, intellectuelle et culturelle, en un mot comportementale -Inquisition, création d'une Université dominant les esprits-, avant l'annexion administrative au domaine français (1271).

³ La seconde de France après l'Estrade de Lyon. Toulouse est alors « pays de cocagne », du nom occitan des boules de feuilles de pastel qui sont exportées dans toute l'Europe marchande. Un projet de « canal du midi » est d'ailleurs exploré dès les années 1530 par le capitoul protestant Pierre d'Assézat et de l'architecte Nicolas Bachelier : il permet le commerce vers la Méditerranée -dont les ports languedociens sont la porte des Etats de Languedoc comme du Royaume de France- en évitant les dangers multiples du contournement de l'Espagne ; le canal ne verra le jour que sous Louis XIV.

⁴ Toulouse sera longtemps un verrou contre les prétentions de l'Empire, manœuvrant un siècle durant, de Charles Quint à Olivares, entre Rhône et Pyrénées.

⁵ Après Paris et Lyon, Rouen connaît 2569 livres imprimés et Toulouse 928, si l'on se réfère à une synthèse donnée par Pierre Aquilon, *Histoire de l'Édition française*, Fayard-cercle de la Librairie, 1982, quatre tomes.

⁶ Hormis Toulouse, 4^{ème} centre, notons l'importance de Bordeaux, 11^{ème} centre du royaume en volume d'impression. On observe donc un déséquilibre flagrant dans le tissu de l'espace français : le rapport nord-sud en terme de livres imprimés peut s'évaluer de l'ordre de 1 pour 20.

géographie politique et de l'histoire toulousaine dans sa période la plus riche et la plus troublée.

L'étude des stratégies et des évolutions linguistiques permet enfin de travailler sur la spécificité toulousaine et de révéler des sutures et des tensions propres à la généalogie de ses pouvoirs et de leur expression⁷. Dans quelles langues imprime-t-on à Toulouse, quel rapport existe-t-il entre chaque typologie et chaque langue, quelle est l'évolution de l'emploi de chaque langue et que montre cette évolution ?

Mise en place du tableau de distribution linguistique à Toulouse de 1500 à 1617.

Un tableau recense les livres toulousains de 1500 à 1617 sur quatre périodes en fonction des langues employées. Nous n'avons pu nous prononcer sur les langues employées que pour 918 ouvrages sur le total recensé⁸.

Avant l'analyse, deux remarques s'imposent. Il s'agit d'abord de rappeler la stricte valeur indiciaire du tableau. Il n'est pas image fidèle d'une réalité impossible à appréhender, mais une boussole indiquant les orientations principales⁹. Ensuite, notons que les périodes d'étude

⁷ Les informations croisées afin de parvenir à l'établissement de ces outils synthétisés sous forme de tableaux, proviennent de sources variées -manuels de libraires ou de bibliothèques, études monographiques et bibliophiliques, recensement et catalogues...- parmi lesquels et pour l'étude linguistique : Gustave Brunet, *Lettre à M. de *** sur les ouvrages écrits en patois*, Bordeaux, 1839 ; M. de Castellane, *Essai de catalogue chronologique de l'imprimerie à Toulouse dans les XV^e, XVI^e et XVII^e siècles*, *Mémoires de la S.A.M.F.*, tome V, années 1846-47, Toulouse, 1847 ; Jacques-Charles Brunet, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres, nouveau dictionnaire bibliographique*, Paris, Firmin-Didot, 1860-1865 ; M. Desbarreaux-Bernard, *Histoire de l'Imprimerie à Toulouse au XVI^e et XVII^e siècle*, *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 8^e série, tomes I et II, 1879 et 1880 ; Jacques Mégret, Guyon Boudeville, imprimeur toulousain (1541-1562), *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, Travaux, VI, Paris, Droz, pp. 210-301 ; Maurice Caillet, *L'œuvre des imprimeurs toulousains aux XVI^e et XVII^e siècles*, Toulouse, Annales de l'I.E.O., 1960 ; A. Cioranescu, *Bibliographie de la littérature française du XVII^e siècle*, éditions du C.N.R.S., 1965-1967, 3 volumes ; Louis Desgraves et Jacques Mégret, *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au 16^e siècle, 20^{ème} livraison, 151*, Toulouse, Baden-Baden, 1975 ; Roméo Arbour, *L'Ere baroque en France, Répertoire chronologique des éditions des textes littéraires...*, Genève, Droz, 1977, 5 volumes ; Simone Drouin, *Catalogue des livres occitans du fonds ancien de la Bibliothèque de l'Arsenal*, Béziers, C.I.D.O., 1980. La méthode d'analyse -ainsi que la mise au point d'un étalon comparatif- provient largement des travaux fondateurs d'Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au 17^e siècle (1598-1701)*, Genève, Droz, 1969.

⁸ Dans bon nombre de cas, seul le titre est parvenu ; pour d'autres, on ne connaît le contenu du volume que par un commentaire *a posteriori* en français.

⁹ Par ailleurs, le nombre total d'imprimeurs ne correspond pas à la somme des imprimeurs pour chaque période : certains imprimeurs appartenant à plusieurs périodes. Ainsi, on s'aperçoit que la faille de 1562 (intense insurrection toulousaine et début des guerres de religion) saigne l'imprimerie : baisse brutale du nombre de livres imprimés, chute du nombre d'imprimeurs -Guyon Boudeville, imprimeur humaniste, et l'un des plus importants de la place, est assassiné-, redistribution des influences. Enfin, le début du 17^e siècle, époque de pacification, ne

ne sont pas isochrones.

A côté de l'ensemble synthétique des deux grandes périodes (1500-1550 et 1562-1599) qui recouvrent quasiment tout le XVI^e siècle, nous avons privilégié deux phases précises : 1551-1561 et 1600-1617. Ce choix a l'inconvénient de comparer des périodes qui n'ont pas la même durée, le même volume de titres, la même densité d'imprimeurs. Son avantage est de suivre les secousses historiques qui ont tranché le siècle. Cela permet par ailleurs de mettre en relief deux phases fondamentales dans l'évolution de l'imprimé toulousain, notamment pour l'imprimé occitan. La première (1551-1561) correspond au moment de bascule du XVI^e siècle : c'est là que les idées s'affrontent le plus durement et le plus ouvertement aussi autour de deux grandes maisons d'édition, Jacques Colomiès et Guyon Boudeville. La seconde de ces phases (1600-1617) correspond au début du XVII^e siècle, époque de pacification, de liberté retrouvée et de libertinage toulousain. C'est à cette période également qu'explose à nouveau l'imprimé en langue occitane¹⁰.

Tableau de la distribution linguistique des ouvrages imprimés à Toulouse de 1500 à 1617.

<i>Période</i>	<i>Impri- meurs</i>	<i>Nombre de livres</i>	<i>Latin</i>	<i>%</i>	<i>Français</i>	<i>%</i>	<i>Occitan</i>	<i>%</i>	<i>Autres</i>	<i>%</i>
1500-1550	47	427	278	65,1%	121	28,3%	22	5,2%	6	1,4%
1551-1561	11	163	75	46,6%	75	46,6%	10	6,1%	3	1,9%
1562-1599	27	229	27	11,8%	196	85,6%	5	2,2%	1	0,4%
1600-1617	6	99	24	24,2%	66	66,7%	10	10,1%	1	1
TOTAL	72	918	404	44%	458	49,9%	47	5,1%	11	1,2%

voit pas le décollage de l'imprimé. Si l'on retrouve le rythme d'impression du début du siècle passé –rythme bas toutefois, qui montre que Toulouse est à l'écart désormais des grands circuits de pouvoir et ne s'est pas remis de son enfermement ligueur des guerres de religion-, le nombre d'imprimeur y est nettement moins élevé. Très peu d'imprimeurs se partagent le marché. En réalité, un seul, Colomiès, en occupe à lui seul les trois quarts.

¹⁰ L'époque de pacification débute en 1596 avec l'édit de Folembray. La Ligue toulousaine, créée en 1562, est dissoute. Les pouvoirs en place depuis lors s'effondrent sans pour autant se dissiper –Toulouse sera le bastion de la contre-réforme, point de départ des offensives dominicaines et jésuites en France. 1617 correspond à une date importante à Toulouse, édition du premier opus du poète Pèire Godolin, auteur de 5 recueils de son vivant qui

Le partage des langues : latin et français.

Deux langues se partagent la quasi-totalité de l'imprimé toulousain : le latin et le français. Sur le long siècle étudié, la moyenne de couverture des deux langues est de 94%. Ce n'est pas une surprise, et ici comme ailleurs, la réalité toulousaine est très proche de la norme que tend à développer l'évolution de l'imprimerie et l'usage de ses fonctions. Une dernière catégorie linguistique –celle des langues « étrangères » autres que le latin- est ici aussi totalement négligeable : entre 0,2 au pire et 1,9% au mieux selon les périodes¹¹.

L'importance du volume linguistique dépend de plusieurs facteurs déterminants : nature typologique du livre imprimé, connaissance de la langue employée, valeur politique de la langue imprimée. Ainsi, pouvons-nous tenter d'approcher la raison de la chute de l'usage du latin et de la montée en puissance de la langue française par deux phénomènes d'ordre typologique¹². Les courbes d'usage linguistique des deux grandes langues de pouvoir et d'usage se croisent ainsi dans la décennie centrale. Ce croisement attendu se dessine cependant avec une décennie d'avance par rapport à la réalité du domaine français¹³. La radicalisation de l'usage linguistique à Toulouse est sans doute explicable par les très importants volumes politiques qui apparaissent après 1562 : un livre sur deux appartient à la

connaîtront une vingtaine d'éditions jusqu'à aujourd'hui. Poète de la Cité, il est également le pilier indiscutable de ce que Robert Lafont a appelé la *Renaissance occitane de 1610*, cf. *id.* Gallimard, 1970.

¹¹ Le mieux se situe durant la décennie centrale du siècle, avec des textes espagnols imprimés par Colomiés, le pire au tout début du XVII^e siècle, où cette variété linguistique disparaît. A peine trouve-t-on un livre grec d'Appolonios imprimé pour le collège des Jésuites. Un ouvrage en langue espagnole et française voit le jour plus tard, texte littéraire au statut bien révélateur de l'évolution toulousaine de l'emploi hétérodoxe des langues ; il s'agit du *Bouquet de fleurs poétiques... Ramilete de flores poeticas y notables hieroglyphicos en alabanza de las hermosas damas deste tiempo* imprimé en 1620 par le nouvel imprimeur Jean Maffre, du castillan Alexandro de Luna, appartenant au cercle littéraire d'Adrien de Monluc.. Le grec n'apparaît qu'en trace infime chez les imprimeurs toulousains : sans doute l'investissement en caractères spéciaux est-il trop onéreux, et préfère-t-on se procurer des textes grecs chez des imprimeurs spécialisés ou ayant les reins plus solides. L'espagnol est la langue qui apparaît le plus souvent, dès l'origine de l'imprimerie toulousaine devrait-on dire, pour des raisons de proximité géographique et de commerce. Apparaissent ainsi des livres en langue castillane et catalane au tout début du siècle, pour des acheteurs de Navarre ou de Catalogne qui les font produire à Toulouse avant la création de centres autonomes plus proches.

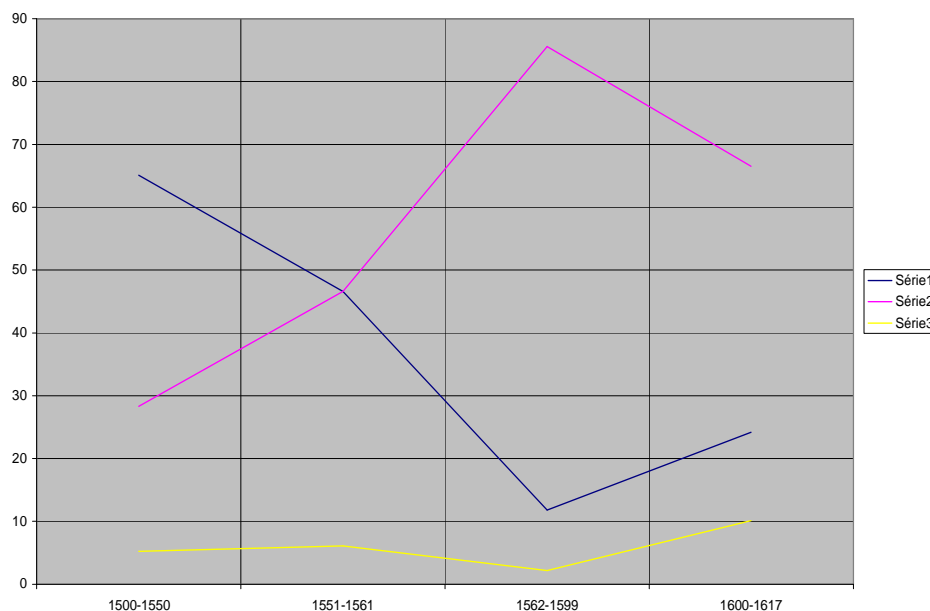
¹² Du premier au deuxième tiers du XVI^e siècle, chute de 12% du volume de livres religieux, essentiellement imprimés en latin ; par ailleurs, laïcisation des esprits et crue importante du volume littéraire : 8% en plus sur la même période. Ainsi, on passe de 65,1% à 46,6% pour les livres imprimés en latin de 1500 à 1561.

¹³ Cf. Louis Desgraves, *Histoire de l'Édition française, classements et conjonctures*, p. 547. in Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *op. cit.* Fayard et Cercle de la Librairie, 1982. Dans le graphique sériel présentant la proportion des ouvrages publiés en latin et en français au XVI^e siècle et qu'analyse L. Desgraves, les deux séries se croisent effectivement au début de la décennie 1561-1571. Les courbes toulousaines dessinent des parcours nettement plus violents que pour l'ensemble français : ainsi, le pic négatif de 11,8% pour le latin comme la francisation massive de l'imprimé, qui atteint une crue de 85,6% entre 1551 et 1561 à Toulouse, sont-ils inédits en France.

controverse politique, à la propagande monarchique, au compte-rendu administratif¹⁴.

Graphique de répartition de l'usage des langues dans l'imprimé toulousain de 1500 à 1617.

Série 1 = latin ; série 2 = français ; série 3 = occitan.



Le français s'impose comme langue du pouvoir¹⁵; l'imprimerie élargit la brèche et surtout révèle, représente, concrétise, la langue sacrée par la domination politique. Le pouvoir littéraire toulousain des Jeux Floraux, lui-même aux mains d'une bourgeoisie toulousaine en remorque du pouvoir royal, peut être quelque peu bousculé par la dynamique des belles-lettres françaises : le moment de bascule entre occitan et français s'y situe entre 1513 et 1541. Enfin, la chute vertigineuse de moins 20% des ouvrages de droit, la quasi absence d'ouvrages

¹⁴ Le trajet linguistique du siècle français, passage du latin au langage vulgaire sous Louis XII puis au vulgaire français avec François 1^{er}, se lit grâce aux trois impressions du même recueil de prose du sermonnaire Olivier Maillard : imprimé en latin en 1502 chez Jean Grandjean, puis en occitan en 1520 chez Jean de Guerlins et enfin en français, chez Jacques Colomiés, en 1556.

¹⁵ Langue du parlement depuis sa création. La comptabilité communale passe au français en 1533 ; les capitouls écrivent leurs délibérations dans la langue du roi et de son parlement dès 1537. La langue des chroniques capitoulaire est le latin, sauf pour les années 1387, 1437 à 1439, où elles sont rédigées en occitan. Ces dates –qui avoisinent l'installation du parlement de langue française à Toulouse- ne sont pas innocentes : elles tendraient à prouver que la rivalité entre les deux instances de pouvoir à Toulouse, Capitouls et Parlement, est passée aussi par une phase de rivalité linguistique, nettement marquée comme un signe de prise de conscience de la *différence*. Ainsi, en 1490, le chroniqueur délaisse l'actualité capitoulaire pour rédiger une véritable « histoire de Toulouse » et de ses comtes : la dynastie remonte à 710, et s'en suit jusqu'à un Raymond XIV... Au delà de la mythification du chroniqueur, reconnaissons la volonté de donner une origine noble et antique –Toulouse, crée par Tolus, plus ancienne que Rome- à une ville qui sent que le pouvoir lui échappe. Le fantasme historique et littéraire, à défaut de fonder la réalité, la sublime.

scientifiques, deux typologies traditionnellement inscrites dans un usage linguistique latin, permettent aussi d'expliquer la désaffection brutale du latin à Toulouse.

La date de 1562 est une entaille dans l'histoire toulousaine. Cette année-là, le parlement et les nouveaux capitouls ont défait dans le sang le « coup d'état » des protestants : la poussée calviniste et humaniste, rayonnant notamment de la « contre-cour » de France qu'est celle de Navarre autour de la reine Marguerite, est brutalement endiguée –ainsi que la formidable entreprise capitaliste des pastelliers toulousains, provoquant la brusque faillite de son âge d'or¹⁶. Toulouse, dont la zone d'influence est le théâtre des rivalités religieuses et culturelles entre les trois grands pôles d'un triangle Paris, Nérac¹⁷ et Lyon-Genève, subit de plein fouet les conséquences de son enjeu linguistique. La langue française pénètre en force le domaine de l'imprimerie ; les rivalités politiques et culturelles se déclinent en français. Mais tout autant se stabilise, en un complexe système d'interprétation, la langue occitane. Elle ne décline pas avec le latin ; elle semble accompagner la laïcisation du monde venue avec l'explosion de l'usage français dans les pouvoirs. C'est cependant avec la toute-puissance de cet usage français lors de la parenthèse ligueuse de 1562-1596 que l'occitan semble disparaître. Or, et très nettement, il réapparaît à l'époque de pacification : il se révèle sans nul doute la meilleure des caractéristiques du système politico-culturel toulousain de l'époque moderne.

Emploi de l'occitan à Toulouse : la mutation du premier XVI^e siècle (1500-1561).

Ainsi, loin de disparaître comme élément de transition *vulgaire* entre l'affaïssement du latin et la création –la sacralisation bientôt- du français le remplaçant, l'occitan perdure, marginal sans doute, mais jusqu'à représenter 10% du volume de la période de pacification. L'usage imprimé de l'occitan apparaît comme un vecteur supérieur de démonstration de pouvoir –religieux, politique, culturel- au sein des représentations dont l'imprimerie est l'outil efficace. L'évolution typologique de ces textes permet de déceler l'usage stratégique complexe qui est fait de la langue occitane.

¹⁶ Les conditions climatiques et économiques du commerce du pastel ont trop souvent masqué un élément important de sa chute : le formidable conflit comportemental entre protestants capitalistes –à la tête desquels, le capitoul protestant Pierre d'Assézat- et catholiques parlementaires.

¹⁷ Colomiés imprime des bréviaires pour les diocèses de Dax, Bordeaux, Montpellier, Foix & Lescar, Albi, Rodez, c'est à dire au-delà du vaste ressort parlementaire, dans les terres du parlement de Guyenne et du royaume de Béarn & Navarre.

Au cours de la première période étudiée (1500-1551), on constate que l'immense majorité des quelques textes en langue occitane appartient au domaine religieux. Jean Grandjean, premier imprimeur toulousain du XVI^e siècle, propose quatre textes en cette langue sur les 24 qui nous restent de lui¹⁸. Mais la réalité religieuse de l'occitan –langue vernaculaire du plus grand nombre, canal d'enseignement évident- déborde déjà sur une réalité littéraire, au sens où la langue est appréhendée hors de sa fonction de pourvoyeuse d'un message d'enseignement religieux.

Ainsi, aux environs de 1533, c'est à dire à peu de choses près à l'époque où ne sont plus primées au concours de Mai du *Collège de Rhétorique* les pièces occitanes, et après la première vague inquisitoriale contre la Réforme, voit-on apparaître les premiers titres d'une littérature qui mêle côte à côte « divers langages ». On peut dater de cette époque, qui correspond à l'importante vague à Toulouse d'un esprit humaniste de plus en plus mêlé d'évangélisme, l'apparition d'une nouvelle littérature laïcisée. Première pierre d'un emploi volontaire, conscient, de l'occitan littéraire à côté du français¹⁹, elle s'inscrit donc dans le processus humaniste qui bouleverse la cité parlementaire en plein cœur du siècle²⁰.

¹⁸ Un premier groupe de livres est formé des ouvrages d'instruction religieuse comme le *Lucidari* ou le *Doctrinal de la sapiensa en lo lenguatge de tholosa* imprimés en 1504. On compte aussi des ouvrages à vocation hagiographique : une *Vida de nostre salvador et redemptor Ihesu-Christi, al lenguatge de Tholosa* imprimé en 1523 par la veuve de Jean Faure, une autre *Vida de nostre salvador...* imprimée par Jacques Colomiès en 1535, puis en 1544 ; une *Vida del gloriosor confessor S. Amadou novellament translatado en comun lengatge de Tholose*. Les traductions sont présentes avec celle des œuvres d'Olivier Maillard déjà citées. La plupart des titres religieux occitans sont des œuvres de prosélytisme religieux, voire des placards, œuvres d'information ponctuelle : ainsi le placard imprimé en 1537 par Jacques Colomiès, aux armes du pape Léon X, ou cet autre du cardinal de Salviati, évêque de Saint-Papoul, en 1546. Ces « grands pardons et indulgences » jouxtent aussi des textes à teneur religieuse mais à écriture plus laïque. Sans parler « d'attrape-mondains », il peut s'agir ici de ces textes se servant de trames romanesques métaphoriques pour amener leur lectorat à une prise de conscience religieuse : *Le monde mengat des ratz* est un texte que l'on trouve assez souvent réimprimé dans cette première partie du siècle.

¹⁹ Alors que les courbes représentant les volumes de textes latin et français vont se croiser, l'occitan, qui pour une grande part recouvre les fonctions de vulgarisation, de prosélytisme religieux, que déploie le latin dans des domaines religieux plus nobles, ne subit pourtant aucune baisse notable durant cette période. Bien au contraire, alors que le pourcentage d'imprimés en langue latine baisse de près de 20%, celui de l'occitan augmente d'un point.

²⁰ Il nous faut ici redresser le jugement d'A. Brun, *Recherches Historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi*, Paris, 1923, p. 207 : « Quand on avance vers le milieu du siècle, le toulousain se fait rare dans les imprimés, et se cantonne dans quelques opuscules fantaisistes comme *Las Ordenansas et costumaz del libre blanc*. Les gens cultivés, les esprits sérieux ne le prennent plus au sérieux ». L'imprimé toulousain –minoritaire- n'est pas en désaffection, et gagne de nouvelles typologies, de nouvelles fonctionnalités. Sur la réception de ces opuscules, reste à voir que ce sont les « grands » imprimeurs qui les donnent, entre les thèses de Gouvea, les cours de droit de Coras ou les études médicales de Ferrer. Tous « gens sérieux », et fréquentant les milieux universitaires, humanistes, où un Rabelais par exemple a pu exercer.

La prose occitane laïque recouvre ainsi une génération entière à Toulouse. Elle se confirme avec l'apparition d'un nouvel imprimeur à Toulouse, Guyon Boudeville chez qui sont imprimés, entre 1541 et 1546, ces textes littéraires en langue d'oc. L'occitan quitte sa fonction de canal d'enseignement religieux populaire pour accéder à un premier niveau de littérature. Ni dans sa forme ni dans sa tonalité, ce niveau n'est celui admis par les Jeux Floraux, chambre d'écho où se joue dans le domaine poétique une bataille entre pouvoirs traditionnels rigoristes et esprits humanistes ou progressistes²¹. Ces recueils, de texture rabelaisienne bien souvent, et toujours anonymes, explosent enfin dans les années 1550-1555.

Si l'on prend en compte les principaux imprimeurs toulousains participant au tournant du siècle, on s'aperçoit de l'évolution du nombre d'ouvrages en langue occitane qu'ils impriment. Nicolas Vieillard –premier imprimeur important de la génération humaniste, mort en 1541- n'a à son actif, et selon nos connaissances actuelles, aucun texte occitan. A l'époque à laquelle il imprime, l'occitan n'est qu'un vecteur linguistique de catéchèse populaire – finalité bien éloignée des préoccupations professionnelles de Vieillard, novateur dans les domaines typographique et idéologique. Concurrent de Jacques Colomiés, le plus important des imprimeurs toulousains et celui qui imprime le plus grand nombre d'écrits en occitan²², Boudeville -disciple et successeur de Vieillard- imprimera bientôt un, puis trois autres livres en occitan, jusqu'à son assassinat dans le massacre civil de 1561. L'inflexion linguistique de cette famille d'imprimeurs humanistes ne semble provoquer aucune entorse à l'esprit qui l'anime. L'emploi occitan participe évidemment de la vague humaniste.

Car la liberté de ton permise par *les* langues vulgaires permet l'ouverture de nouveaux espaces. Dans un premier temps, on peut préjuger de l'usage anonyme de la langue comme un mode d'encanaillement, une canalisation strictement tournée vers le *bas* –bas social comme métonymiquement poétique²³. Cependant, l'occitan n'est pas réduit au seul usage fantaisiste – quant bien même cet usage ferait sens en rapport aux autres usages. En fait, ces œuvres révèlent un esprit nouveau, dans une langue ouverte à tous et en marge de la langue du pouvoir parlementaire, dans des typologies libérées de canons figés, avec l'illustration narrative qui se

²¹ Cf. P. Escudé, Humanisme et bouleversement dans le premier XVI^e siècle toulousain (1513-1555) : conflits, mythes, et réalités au sein des *Jeux Floraux*, *Annales du Midi*, Privat, Toulouse, janvier 2002.

²² En répartition linguistique, l'occitan représente 8,5% du total imprimé de J. Colomiés.

déploie avec une grande liberté pour la première fois dans la littérature toulousaine, et avec l'apport toulousain de la poésie –et non de la prose, plus familière, des nouvelles *françaises*. Cet esprit est celui de la gaieté, d'une liberté d'être et de penser dans un temps séparé des pouvoirs qui à cette époque se repositionnent. Le lectorat de ces œuvres doit être assidu pour qu'on lui présente en quelques années tant de titres –neuf exactement entre 1555 et 1558²⁴. Cet esprit est celui, un moment, des pouvoirs toulousains : universitaires, parlementaires, capitouls, maîtres ès jeux –qui bien souvent, ne font qu'un. Ce nouvel esprit sent un peu le soufre²⁵.

Aussi ces livres paraissent-ils anonymés, sans l'endossement d'une identité nettement reconnaissable. Cela a contribué par la suite à les déprécier, à les attribuer aux cercles étudiantins ou de basoche. A typologie bigarrée, littérature adolescente –et langue inaboutie. On peut cependant apporter certaines clefs sur ces auteurs : on s'aperçoit alors qu'ils sont tous liés à l'intelligentsia toulousaine²⁶. Ils ne pensent pas –ne peuvent pas ?- donner leurs noms à des œuvres *collectives* et *typées*. Toutes ces œuvres sont en effet bigarrées ou font référence à des dialogues, des discours, des *requêtes*, à des typologies que la cour de Nérac a pu remettre

²³ Là est la thèse de R. Lafont, *op. cit.*, thèse nourrie par les recherches d'Auguste Brun, *op. cit.* néanmoins revisitée par la recherche actuelle, cf. Philippe Gardy, *La Leçon de Nérac, Du Bartas et les poètes occitans (1550-1650)*, P.U.B., Bordeaux, 1999.

²⁴ Ce sont Las Ordenansas et costumaz del Libre blanc..., La requeste faicte & baillée par les Dames de la Ville de Tolose, Aux messieurs maistres & mainteneurs de la gaye science de Rhétorique au mois de may... toutes deux imprimées en 1555 par J. Colomiès, et Las nonparelhas Receptas per fa las Femnas tindetas, rizentas, plasentas, polidas e bellas..., sorties la même années des presses de G. Boudeville. Le même imprimeur sort Le livre blanc des Madones, et en 1558, de Jean de Cardonne, Las navas Naveras dictadas a la maison communa. Colomiès réimprime en 1556 Las Ordenansas et costumaz del Libre blanc... On doit ajouter à ces recueils une Requeste faicte et baillée par les dames de Tolose aux maitres et mainteneurs de la gaie science de rhétorique au mois de may, qu'ils adjugent les fleurs d'or et d'argent aux mieux disans, avec plusieurs sortes de rimes en divers langages et sur divers propos composées par les dites dames..., sans nom d'imprimeur ainsi qu'un dernier texte, perdu lui aussi, et dont on n'a trace que par une mention que donnera Odde de Triors quelques années plus tard, La Farsa de las goyas quan van a Garona.

²⁵ C'est le père Garasse -ce pourfendeur de Théophile et des libertins- imprimé la génération suivante chez la veuve de Jacques (II) Colomiès, qui dira « Rabelais a fait plus de dégâts en France par ses bouffonneries que Calvin par ses nouveautés ».

²⁶ Depuis l'indiscrétion de G. Catel, en 1633, dans son *Histoire des Comtes de Toulouse* qui attribue *La Requeste des Dames* à Nogerolles, jusqu'aux travaux érudits de M. Desbarreaux-Bernard et Jean-Baptiste Noulet vers la fin du 19^e siècle. Ainsi, Pierre Ducèdre, maître ès jeux en 1541, capitoul en 1545, syndic du Languedoc en 1555, capitoul pour la seconde fois pendant l'année charnière 1562, familier des Jeux Floraux jusqu'en 1567 est sans doute l'un des auteurs d'un de ces textes. Ou du moins, il est mêlé à la coterie littéraire que l'on voit apparaître à Toulouse le long de la décennie 1550-60 : Pierre Nogerolles est maître entre 1539 et 1566 ; Pey de Garros –que l'on verra apparaître plus loin- reçoit la violette en 1557 ; Bernard du Poey fréquente les Jeux entre 1551 et 1560 ; Jean de Cardonne obtient la Violette en 1558. Il aura dans la décennie suivante une influence redoutable sur le Collège de Rhétorique en particulier et sur l'expression poétique et politique à Toulouse en général.

largement à la mode : la parole est distribuée, collective²⁷. Elle fait débat, s'oppose, propose, bouleverse, met en doute ou en cause –joyeusement ou sérieusement²⁸.

Aussi, force est de constater deux choses : l'emploi de l'occitan se consolide à Toulouse en cette période de basculement linguistique ; cet emploi est intimement mêlé aux querelles contemporaines qu'il épouse, explicitement ou implicitement. Là où les commentateurs et historiens du livre ne voient dans l'usage des *langues régionales* qu'un épiphénomène transitoire à vocation catéchistique ou propagandiste²⁹, sans doute conviendrait-il de trouver une fonction plus profonde, des motivations plus vastes, puisque la présence occitane, au long de cette première moitié du siècle, est non seulement pérenne mais tout en évolution.

Certes, la langue *vulgaire* reste mise à contribution pour une prise en main immédiate des âmes et des consciences : la langue latine, moins immédiate, est délaissée³⁰. Mais la nouveauté est ainsi le passage de l'occitan à un second échelon d'importance. La langue a pris son indépendance par rapport à un emploi passif d'enseignement théologique ; elle va désormais

²⁷ *Las Navas Naveras* de Cardonne –dont on ignore tout- peuvent faire penser, par leur titre, aux contemporaines *Nouvelles Nouvelles* du protégé de Marguerite, Bonaventure des Périers –comme nos textes occitans font penser aux œuvres de Rabelais ou aux *Baliverneries* (de 1547) d'un autre proche de Marguerite, Nicolas du Fail. Quant aux *Ordenansas*, elles sont pour une part une revisite de cet *Evangile des Quenouilles* qui voit six dames, dévidant et filant, racontant leurs croyances chacune à leur tour à un secrétaire. On reconnaît là un tour du *Decameron* de Boccace (qui vient d'être traduit en français, en 1545) que visitera Marguerite, avec son œuvre inachevée, *L'Heptaméron* (imprimé en 1558 et 1559).

²⁸ Ces œuvres, où les femmes ont la part belle –elles parlent, ont le pouvoir de la parole, sont parole d'Évangile– sont aussi un écho aux œuvres traditionalistes d'un Gratien du Pont de Drusac qui prend fait et cause, dans la longue querelle des femmes réouverte par Marguerite, pour la verve satirique masculine non courtoise, contre les femmes. Drusac, représentant toulousain de la fixité politique et intellectuelle en cette première moitié du siècle, est farouchement caricaturé par Etienne Dolet ou le juriste toulousain Boyssoné –comme au dizain XLIII de sa *Première Centurie*, par exemple, cf. édition critique par Henri Jacobet, Toulouse, Privat, 1923, p.111 « Pourquoi Drusac n'use de coupe féminine »... Trassabot, ami de Boyssoné, et maître des Jeux en 1539 est l'intercesseur de ces œuvres féministes dès la génération qui suit. François de la Borie fera imprimer chez Colomiés en 1564 un *Antidrusac, ou livret contre Drusac, fait à l'honneur des femmes nobles, bonnes, honnêtes, par manière de dialogue* [avec comme interlocuteurs] *Euphrates et Gymnisus*.

²⁹ Par exemple, Pierre Aquilon, *op. cit.* p. 454, ne parle qu'en *annexe* de l'*Histoire de l'édition française* des « langues étrangères » et « langues régionales » n'expliquant leur présence que par des raisons « politico-religieuses ». Y en a-t-il d'autres pour expliquer l'imprimé de langue française ?

³⁰ Ainsi observe-t-on une inflexion nouvelle et importante de l'usage de l'occitan. Le seul ouvrage religieux des dix textes en langue occitane que nous connaissons de cette période est une œuvre d'une nouvelle ampleur religieuse. *L'instruction dels Rictors per instruyre et ensenhar lo simple poble* qu'imprime Colomiés en 1555 est un ouvrage d'actualité : l'usage de la langue est davantage dynamique, en ces années fiévreuses de débat religieux. L'année suivante, l'archevêque Charles de Marillac imprime ses prêches, en français, chez Boudeville. Par ailleurs, l'usage de la langue vulgaire dans l'acte religieux est perçu comme extrêmement politique et orienté –preuve en est cet avis du Conseil de Ville de mai 1561 qui, au plus fort des événements qui devaient clore cette période centrale, allait « faire défense de porter des armes de jour et de nuit, de chanter les *pseumes* en langue vulgaire par les rües, ou dans les maisons de particuliers, sous peine de la vie... », cf. Vic & Vaissete, *Histoire du Languedoc...*, Editions Paya, tome VIII, p. 340 (nous soulignons).

épouser les problématiques du siècle : la langue est au rendez-vous du baptême d'une nation.

L'opus *en diverses langues*³¹ orchestré par le Toulousain béarnais Poey de Luc *Sur la naissance de Henry de Bourbon Prince très heureux né au chasteau de Pau au mois de decembre 1553* et publié chez Colomiés l'année suivante à Toulouse, permet d'écrire en pointillé l'itinéraire d'une littérature occitane, ici de la nation gasconne, depuis cette étape fondatrice jusqu'à Pey de Garros -primé aux Jeux Floraux la décennie suivante avec Saluste du Bartas- auteur d'une littérature religieuse –*Les Psaumes*-, lyrique et épique de langue occitane. L'occitan n'est plus anonyme : son emploi poétique est désormais attaché à un pouvoir politique. Cette prise de conscience éclot au moment où sont rédigés et imprimés en gascon les *Fors* de Béarn en 1552. Avec l'opus de 1554 se lient ouvertement deux groupes importants à Toulouse : les auteurs anonymes des textes occitans de la décennie, et l'esprit humaniste qui envahit Toulouse³². Cependant, mettant en relation très explicite le milieu littéraire occitan toulousain avec le royaume de Navarre, qui géographiquement enserre le toulousain, et religieusement admet et bientôt encourage l'esprit réformé qui fait vaciller l'équilibre des pouvoirs à Toulouse, l'occitan est désormais polarisé dans l'imprimé toulousain comme une langue de contre pouvoir.

Les textes occitans de cette période charnière semblent montrer que l'élite toulousaine peut, avec sa langue, signifier l'expression de son propre esprit. Il manque, en cette époque où lettres et épée sont si fortement liées, un maître d'œuvre pour que le bouquet d'opuscules facétieux ne devienne la première flambée d'une renaissance toulousaine où réalité du pouvoir politique et expression du pouvoir poétique ne se soudent. Il ne semble manquer à l'éclosion poétique qu'un pilier politique fort. Les auteurs de cette génération en ont sans doute le sentiment³³. Le jeune Henri est cet architecte rêvé. Mais, pour les poètes toulousains et pour sa première écriture occitane, le rêve reste rêve.

³¹ Panachage linguistique de neuf langues : italien, breton, latin, français, grec, basque, allemand, castillan, occitan. D'un point de vue politico-linguistique, il est intéressant de noter que l'usage occitan est triple : béarnais (langue de Pau), languedocien (langue de Toulouse), gascon (entre-deux géographique).

³² Comme Ducèdre dédiait un sonnet (en français) à Poey de Luc pour l'impression de ses *Odes du Gaue, Fleuve en Bearn* que sortit Boudeville en 1551, Auger Ferrier, médecin toulousain qui est imprimé depuis 1548 par Boudeville, apparaît dans ce nouvel opus.

1562-1596 : Toulouse en guerre contre sa représentation.

La décennie centrale du siècle, pleine d'espoir de changement comme de bouleversement, s'achève dans un monstrueux bain de sang avec l'élaboration d'un programme d'une radicalité politique presque révolutionnaire. Toulouse invente la Ligue dès 1562. La capitale des Etats de Languedoc se ferme sur un pacte politico-religieux inédit, contre sa province. Le français culmine ; le latin s'effondre. La part de l'imprimé occitan chute considérablement.

Le latin, langue de débat, de réflexion scientifique ou juridique, d'expression ou d'exploitation théologique disparaît donc : les temps ne sont plus à ces typologies-là. Le français est langue de controverse, univoque : il n'est pas entaché par le « soupçon » béarnais –ou bientôt gascon³⁴. Le pouvoir toulousain s'approprie le français en deux temps immédiats : français, langue du pouvoir toulousain contre le pouvoir béarnais ; français, langue de la seule source de justice et de vérité –langue de la cour de France- contre les erreurs et hérésies réformées.

L'occitan disparaît ainsi presque totalement, du moins dans les imprimés qui sont revenus jusqu'à nous. Ce désert linguistique a pu contribuer à renforcer l'idée que la génération précédente n'aura été qu'un feu de paille, un épisode dans le passage vers la seule langue vulgaire d'autorité, le français. Le silence occitan apporte une preuve, pour nous, que ces textes des années 1550 avaient une valeur idéologique qui les condamne. Ainsi, la langue qui portait ces valeurs est condamnée. Les pouvoirs ligueurs refusent de prolonger la voie ouverte la décennie précédente de fonder en langue et en littérature une représentation propre à la sémiosphère toulousaine.

Au cours de cette longue parenthèse, l'occitan apparaît cependant à trois reprises. C'est d'une part un étrange et court texte qui est imprimé deux fois, en 1565 et 1567 : *La Ruine et*

³³ Nul autre que Pey de Garros, qui appartient par son réseau de connaissances à cette génération, ne saura mieux le définir, dans sa déclaration liminaire des *Poesias Gasconas, Au Lecteur* : « Si nous avons des Mecenas, nous aurons entre nous assés de Vergiles ».

³⁴ Les épisodes des années 1561-1562 marquent l'affrontement des partis et la destruction, à Toulouse, de l'esprit humaniste et réformé, puis sur l'enfermement de la Toulouse ligueuse. Jeanne d'Albret, lors du Noël 1560, prend la cène en l'Eglise Saint-Martin de Pau : elle opte publiquement pour la Réforme. Navarre devient ennemie ; Toulouse se sent assiégée. Le jeune héros béarnais, un moment pressenti pour souder l'humanisme poétique, est désormais ennemi, étranger à Toulouse.

*defaicta de la Bourre des Chausses, au grand preiudice & interest des Puces*³⁵. Texte énigmatique, codé sans doute, et d'une veine propre à la génération polémiste précédente. Ensuite, et aux deux mêmes dates, le poète lectourois Pey de Garros fait paraître deux volumes. Il s'agit des *Psaumes de David viratz en rythme gascon*, imprimés en 1565 par Colomiés, suivis deux ans plus tard par les *Poesias Gasconas*. Cette œuvre peut paraître dès l'époque de sa publication comme l'une des plus importantes dans le domaine de l'imprimé toulousain. En effet, on a affaire à une œuvre poétique aboutie, se réclamant des sources les plus vénérées –Bible et Antiquité–, dans une langue maîtrisée dans sa qualité, sa richesse, sa graphie, son ambition³⁶. Les *Poesias Gasconas* sont sans doute la première œuvre toulousaine à présenter, à tous égards, une réflexion et une maturation si poussée dans le processus créatif.

Avec cette œuvre ample, on peut dire dès lors que l'occitan devient une langue nationale : pays, prince, peuple, foi sont fondés et unifiés par le pouvoir poétique. Les *Poesias Gasconas* sont une œuvre fondatrice à plus d'un égard. Elle poursuit et parachève le projet de création linguistique nationale ; elle fonde une littérature dans ses plus hautes attributions : la langue, après avoir visité la typologie psalmique, investit les domaines de l'antiquité tant vantée dans le domaine poétique français par la Pléiade, continuateurs de l'esprit humaniste des années 1530. L'écriture de Garros se fait lyrique, épique, héroïque. Son œuvre suit la filiation de Poey de Luc³⁷ mais avec l'objectif de rivaliser et de dépasser Ronsard. Depuis les œuvres de 1555, quel chemin parcouru ! En dix ans, on bascule de l'humanisme joyeux à la période sombre du siècle. Pey de Garros fonde une langue en faisant coïncider une géographie

³⁵ Sous ce titre français, ce court texte –de 8 pages– est imprimé chez Jacques Colomiés, en 1567. Par ailleurs, J. Mégret note, d'après du Verdier –I, 273– l'existence d'un texte au titre occitan, sans nom d'imprimeur, dont on ne connaît que le titre : *Le Blason de la Bourre de las Caussas*. Le nom de l'imprimeur Colomiés, et la date apparaissant clairement, du Verdier n'a pu se tromper, et l'on doit bien conclure à deux éditions d'un texte à première vue similaire.

³⁶ Déjà en 1563, le *Catéchisme* de Calvin est traduit en béarnais et imprimé. Mais les *Psaumes* de Garros marquent un échelon supplémentaire dans l'installation d'une Eglise réformée, en donnant au peuple réformé l'ouvrage sacré de référence. L'ouvrage doit avoir un succès important puisqu'en plus d'être imprimé chez Colomiés, un libraire le fait aussi imprimer. Il s'agit de Molinier, qui avait déjà édité en 1551 avec G. Boudeville *L'ode du Gave* de Poey de Luc et entre 1551 et 1554, à quatre reprises, des œuvres d'Antoine de Gouvea, auteur des plus imprimés à Toulouse dans la décennie centrale. On retrouve donc en 1565 un réseau continuant à Toulouse à partager les mêmes références. Il est animé dans le sein de l'instance des pouvoirs poétiques toulousains –le Collège de Rhétorique– par Jean de Coras.

³⁷ Ce dernier bâtissait l'occitan autour de la naissance du prince de Navarre. La langue occitane oscillait entre béarnais, gascon, toulousain. Les différences dialectales sont nommées : elles signifient de la part des auteurs ou de l'architecte du recueil, une prise de conscience moins linguistique que géopolitique. Pour Pey de Garros, la langue est une. Il fonde le gascon. Sa volonté de normalisation graphique n'a d'égal que sa volonté de choisir une

et une parole divine. Il ne manque plus que le prince pour que la langue soit tout à fait fondée : le prince sera Henri, il a 14 ans en 1567, année de parution des *Poesias* qui lui sont dédiées, âge de la majorité et de son entrée dans le monde politique –et dans son royaume de Béarn. Le Prince est le représentant du peuple « gascon », il est représentant du Dieu sur son royaume, point d'intervention final qui relie la réalité à sa sublimation, étincelle linguistique et littéraire décisive pour Garros.

Ce nouveau pas poético-politique sera le dernier. Les années 1568-1569 marquent un durcissement net de l'esprit catholique toulousain à partir de laquelle disparaîtront définitivement les écrits de langue occitane. Le mouvement de Ligue est doublé par celui de la *Croisade* : Toulouse entre en guerre contre sa propre représentation. Henri de Valois est le nouveau Montfort, les Cathares sont les protestants, la « secte genevoise » qu'il convient d'éradiquer dans une nouvelle guerre sainte dont Toulouse est le commanditaire. L'un des architectes de cette radicalisation des pouvoirs n'est autre que Cardonne, auteur présumé de textes occitans de la génération précédente. Véritable « censeur des œuvres », il impose des gages de catholicité aux poètes des Jeux Floraux³⁸ ; il défend enfin aux Colomiès, devenus l'imprimeur tout puissant de la cité parlementaire, « d'imprimer aucunes œuvres poétiques sans les communiquer au préalable à l'assemblée du Collège, a peine de cent livres et de prison³⁹ ».

Pey de Garros se tait après 1567, et avec lui toute écriture occitane –toulousaine ou/et gasconne⁴⁰. Malvenu à Toulouse, on ne le voit pas non plus imprimé ailleurs, là où des presses plus libres, voire acquises à la Réforme, l'accueilleraient. Si le choix linguistique occitan n'est plus, c'est qu'il peut risquer de paraître suspect : il était sans doute investi des projets que Garros déploie dans ses deux œuvres. Toulouse s'enferme contre la réforme, et la langue qui peut la signifier, obscurément, contre le parti légaliste français. Toulouse, cernée par les

langue centrale, point de suture entre le béarnais et le toulousain, politiquement et géographiquement séparés. Le recueil est publié par deux imprimeurs ou libraires : signe d'une réception attendue à Toulouse.

³⁸ L'instance poétique toulousaine, le Collège de Rhétorique, est muselée : fait unique de son histoire, six mainteneurs –de l'époque humaniste- sont démis de force par six catholiques radicaux ; cf. P. Escudé, *Humanisme et Bouleversement dans le premier XVI^e siècle toulousain (1513-1568) : conflits, mythes, et réalités au sein des Jeux Floraux*, *Annales du Midi*, Toulouse, 2002.

³⁹ Cf. *Livre Rouge*, folio 223, verso. Le *Livre Rouge* est le manuscrit compilant tous les actes du Collège de Rhétorique de 1513 à 1641.

réformés, n'a son salut qu'à Paris. Et les boussoles poétiques toulousaines, affolées, se tournent unanimement vers le nord⁴¹. Ici sans doute peut se confirmer la volonté toulousaine de briser ce qui aura été sa première représentation littéraire. Avec le refus de la littérature en langue occitane, on refuse ce que cette littérature peut apporter -cet esprit joyeux, libre ou épique, de remise en cause des pouvoirs traditionnels. Le moule occitan est brisé : l'élan humaniste illustré par Garros est enfoui sous la lecture schizophrénique de l'histoire occitane – la *Croisade*- devenue seule règle possible.

La dernière œuvre du siècle toulousain ayant trait à l'occitan paraît en 1578. On doit *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine nouvellement imprimé à Tolose* à un dauphinois catholique, Claude Odde de Triors. Cette œuvre porte à un stade métalinguistique la langue toulousaine, revisitant, citant et analysant les textes en langue d'oc produits par la génération 1530-1555. La représentation qu'Odde donne de l'occitan à Toulouse est d'une très riche ambiguïté : « pauvre » langage « corrompu », il n'est plus de taille à rivaliser avec la langue haute et sa typologie noble. Tandis que les épigones ronsardiens raflent les fleurs du concours de mai, la langue occitane est présentée comme populaire, sans norme, sans forme. La langue est coupée désormais du pouvoir littéraire, politique, social. Employant, nostalgiquement en ce temps de censure ligueuse, le ton rabelaisien qui définit les textes cités, il montre la faille existant entre la représentation officielle de Toulouse, et celle, officieuse et cachée, de l'*inconscient* social et linguistique de sa réalité profonde⁴².

⁴⁰ 1567 est l'année du « complot protestant », en représailles de la répression espagnole des calvinistes flamands. Un complot est pressenti à Toulouse, autour de Pierre d'Assézat et du président Michel du Faur de Saint-Jory. L'université et les tribunaux sont fermés. Les Jeux de 1568 ne peuvent non plus se dérouler.

⁴¹ Quand, en 1565, le roi fait son entrée à Toulouse, la ville est pavoisée d'emblèmes et inscriptions « grecques, latines, françoises », rédigées en partie par Cardonne. L'allégeance à la représentation française –la mythologie de la Pléiade- est univoque et unanime. L'on joue, devant le roi, au collège de l'Esquile, des tragédies en français dont des œuvres du catholique Garnier, disciple de Ronsard, primé aux Jeux Floraux.

⁴² Avec Odde de Triors, l'emploi occitan ne peut plus être considéré que comme une stricte et fantaisiste modalité d'expression du « bas ». La même année, un cortège royal est accueilli, en français, à Toulouse : la reine mère fait son entrée avec sa fille qu'elle porte au roi de Navarre. 1578 est aussi la date d'un texte occitan fondamental : le poème en trois langues *dressé par G. de Saluste, Seigneur du Bartas, pour l'accueil de la Royne de Navarre faisant son entrée à Nérac : auquel trois Nymphes debaten qui aura l'honneur de saluer sa majesté*, véritable « matrice sociolinguistique et modèle poétique pour les écrivains occitans » du siècle qui commence ici. Du Bartas, étudiant avec Pierre du Brach à Toulouse dans les années 1564-1566 est primé aux Jeux Floraux la même année que le tragédien Garnier, pour sa deuxième participation. Auteur proche des réformés, appartenant à la sphère d'influence du roi de Navarre, ses œuvres ne sont évidemment pas imprimées à Toulouse, qui préfère les formes et les choix ronsardiens. Quand, donc, en 1578, du Bartas accueille la jeune reine de Navarre et sœur du roi de France dans les trois langues, la muse gasconne l'emporte sur les muses latine et française. La stratégie de du Bartas –du roi de Navarre- est inverse de la stratégie toulousaine. La *muse gasconne* est là pour affirmer une autorité nationale –un peuple, une terre, un roi, une foi- autonome, et pour emporter de nouveaux acquis

L'occitan est employé « au second degré » : il disparaît de la sphère de pouvoir toulousain pour s'immiscer vers les zones obscures de contre-pouvoir poétique : langue au pouvoir immature, irréprésentable : langue d'étudiants, de rue, de peuple. Ces usages politiques contraires peuvent sans doute contribuer à écarter les deux langues, à créer deux mondes linguistiques, le gascon et le « toulousain » qui ne recouvriront plus les mêmes domaines désormais. 1578 est une date clef dans la conception du *schize* occitan. Les *Joyeuses recherches* aboutissent à l'expression de la coupure entre le pouvoir toulousain et la langue occitane, désormais conçue comme uniquement populaire mais aussi carnavalesque et estudiantine, et par ce biais langue de contre-pouvoir qui peut être redoutable -bientôt langue d'un autre libertinage, dès l'époque de pacification.

1600-1617 : le vide, les fractures, et le baume *mondin*.

L'analyse de la dernière période de notre enquête linguistique de l'imprimé toulousain révèle bien des surprises. En effet, quel étonnement d'observer pour les dix-sept ans qui séparent le début du siècle de l'édition du *Ramelet Moundi* non seulement un retour de la langue occitane, mais bien plus, une explosion étonnante de la part d'un vecteur linguistique qu'on a montré à l'agonie. L'occitan, réputé langue populaire –et donc incapable de hauteur typologique-, réputé enfin langue politique trouble –puisque marqué par la personne du roi gascon, et donc interdite par la Toulouse catholique ligueuse et fidéiste- réapparaît nettement. Certes, sa position n'excède pas, en dix-sept ans, la barre finalement relativement modeste des 10% en terme d'œuvres imprimées ; mais cette barre-là, dans le contexte toulousain de l'évolution typologique et linguistique, dans le contexte national où le français désormais s'impose fondamentalement, est représentative d'un phénomène d'une grande importance.

La pacification toulousaine a lieu entre 1596 et 1601. Toulouse s'ouvre avec retard et par la force à la réalité du temps. Trente années de ligue, de *Croisade*, de guerre, l'ont déformée. Elle aspire à tout autre chose, à une liberté de ton et d'existence qui a été si

politiques lors de la Convention de Nérac. La reine est dès lors gasconne : « ere es are gascoue ». La stratégie politique passe par une stratégie linguistique affirmée. Du Bartas joue dans la réalité politique ce que Pey de Garros, son comparse aux Jeux Floraux, sublime dans ses *Poesias Gasconas*. Ainsi, tandis que les Gascons dans Toulouse avec Pey de Garros puis hors de Toulouse avec le fulgurant poème de du Bartas font un usage volontariste de la langue occitane, celle-ci est abandonnée du pouvoir à l'intérieur même de la capitale : aucun imprimé entre 1567 et l'époque de pacification.

longtemps brimée ; mais elle reste sous l'étroite surveillance des pouvoirs qui se sont établis malgré elle : nouveau parlement⁴³ et Etats de Languedoc⁴⁴. La typologie de l'imprimé varie considérablement : la part politique s'affaïsse –de 50,7% à 20,4%- pour n'avoir en charge que les textes royaux ou provinciaux de fonctionnement administratif. On passe de la controverse radicale à la passivité absolue. Les pouvoirs toulousains de la parenthèse ligueuse implorent, les structures anciennes s'affaïssent⁴⁵ : on ne reçoit d'ordre que d'*ailleurs*.

Seuls deux secteurs sont florissants : littérature et religion. Le renouveau religieux n'explique qu'en partie le sursaut du latin⁴⁶ dont la cause statistique est avant tout la disparition d'une large part de l'imprimé de langue française de l'époque ligueuse. Finalement, ce tassement du français est paradoxal : il montre l'émergence d'une littérature profondément toulousaine –c'est en partie l'explication du sursaut occitan- au moment où les pouvoirs toulousains s'affaïssent et sont tributaires d'autres pouvoirs, c'est à dire trouvent leur manne *de représentation* imprimée *ailleurs*. De plus, les courbes jumelles de progression du latin, de l'occitan, et de la littérature religieuse cachent des séparations franches. L'occitan n'est pas, en cette époque et à ce que nous apprennent les écrits recensés, un vecteur de catéchèse ou de prosélytisme du nouvel esprit religieux. Loin s'en faut : la *devotio moderna* est passée de l'usage occitan à l'usage français avec le changement de siècle⁴⁷.

Comment interpréter ces 10% de part de l'occitan ? D'abord, il convient de prendre en compte le vide historique immense creusé par l'arrêt des Guerres de religion. L'écriture gasconne réapparaît avec force à Toulouse. Sans agressivité d'abord : les quatre recueils du pyrénéen Bertrand Larade imprimés chez Colomiés de 1604 à 1607 ne sont finalement qu'une

⁴³ Dont le président, fait unique depuis sa création de 1477, est imposé à trois reprises –de 1601 à 1615- successives par le Roi. Toulouse est châtiée, reprise en main, dépossédée de l'expression du pouvoir parlementaire.

⁴⁴ Filleul de Henri IV, le duc de Montmorency a quasiment le statut d'un vice-roi dans ses Etats. Toulouse, capitale politiquement et géographiquement en marge de ce territoire, est laissée pour compte, jusqu'en 1619, date de l'entrée spectaculaire de Montmorency et de toute la noblesse de Languedoc lors de fêtes somptuaires orchestrées par Godolin, le poète occitan toulousain, qui seront aussi l'occasion d'un affrontement radical avec le pouvoir gallican et parlementaire –bûcher de Vanini lors du Carême, inquisition des livres à l'automne. C'en est bientôt fini de l'époque libertine toulousaine.

⁴⁵ Même celles qui illustrèrent l'humanisme toulousain : droit et sciences que l'on aurait pu croire en situation de rétablissement, s'enfoncent dans le marasme. L'innovation et le pouvoir juridiques sont à Paris, l'université de médecine est à Montpellier, concurrente languedocienne de la capitale post-ligueuse.

⁴⁶ Toulouse devient dès la pacification tête de pont nationale pour une contre-réforme dynamisée par les congrégations dominicaines et jésuites qui s'y installent.

longue rêverie lyrique, imitée en partie des *Amours* de Ronsard. Écriture hors du temps, hors de l'espace toulousain aussi. Mais Larade, s'il ne fait pas école, s'il ne parvient jamais à être admis dans le sein des sein poétique des Jeux Floraux, montre par sa nostalgique pugnacité la présence évidente du fait occitan, et le complexe qu'il véhicule auprès des pouvoirs toulousains. Seconde étape occitane, l'émergence d'une écriture épique qui se développe d'ailleurs en parallèle avec l'écriture de prosélytisme post-ligueur. On lit ici un phénomène, complexe, de création en opposition et fascination. Contre le modèle du *gentilhomme provençal*, parlementaire, très catholique et bientôt gallican⁴⁸, totalement donné au français donc, à des tonalités nouvelles de pastorale mondaine, s'oppose avec agressivité maintenant le modèle du *Gentilòme Gascon* : homme de guerre à la mentalité solidement stoïcienne, et dont le mérite provient de son éducation, de son action, et non de la concussion actuelle. Ce sont deux figures de l'homme baroque qui s'affrontent à Toulouse : Astrée contre Mars, le salésien contre le stoïcien. La coïncidence de la mort du roi Gascon peut laisser croire qu'il y a Renaissance occitane organisée à Toulouse autour de 1610. Il n'en est rien. Cependant, un sursaut évident des lettres gasconnes dues à l'absence relative de censure poétique en cette époque de liberté, et de conflit de comportement.

Une dernière œuvre marque une date essentielle dans l'imprimé toulousain : il s'agit de la première impression du *Ramelet Mondin* de Pèire Godolin⁴⁹. Ni lyrisme néo-ronsardien ni ethnisme épique gascon ici, mais une bigarrure tonale et typologique extraordinaire, une sorte de condensé de la variété de l'imprimé poétique toulousain, mise en place dans une architecture concertée et servie dans la langue *mondina*. Godolin retrouve la liberté tonale des

⁴⁷ De nouveaux auteurs développent l'esprit mystique, en français également. Parmi eux Pierre de Sapetz, Pierre de Belloy et prioritairement, les Provençaux venus avec le Père Michaelis d'Aix, le fondateur de la *Congrégation Occitane* dominicaine: le fécond César de Nostredame, le mystique baroque Jean de la Ceppède.

⁴⁸ Malherbe, ancien compagnon du groupe des aixois désormais disséminé, est un point de suture essentiel entre le monde provençal néo-ligueur et la politique gallicane. Au moment où il rêve de « dégasconner » la cour, il offre à La Ceppède un sonnet en l'honneur de la Reine placé à l'incipit des *Théorèmes* que Colomiés imprime en 1612.

⁴⁹ C'est à dire le « Bouquet Toulousain ». Bouquet pour sa bigarrure ; *Mondin* par l'aphérèse de Ramondin, c'est à dire des comtes Raymond, dynastie médiévale de l'époque des croisades et des troubadours. Godolin retrouve le fil de l'histoire occitane tranché lors de l'épisode de 1568 et l'installation du mythe schizophrène de la *Croisade*. Sur Pierre Godolin, voir notre thèse : *Lecture du Ramelet Mondin de Pèire Godolin (1580-1649) : rapports entre pouvoir politique et pouvoir poétique à Toulouse aux XVI^e et XVII^e siècles*, Université de Montpellier, 2000.

années 1530-1555⁵⁰ et parvient à effacer la longue parenthèse d'autisme toulousain, politique et poétique. Ce faisant, il invente ce qui sera avec lui le libertinage toulousain, né du vide historique de ce temps, créateur de béances et de fractures politiques desquelles il se joue, faisant de son écriture un baume poétique cautérisant les plaies du grand corps social toulousain et bientôt occitan.

La longue parenthèse ligueuse est effacée. De même, la parenthèse gasconne, ouverte par l'étincelle de 1554, menée à l'apogée de ses possibilités lors de la majorité de Henri en 1567, refermée dans le songe et la nostalgie bruyante par le feu d'artifice de 1610-1611, est-elle aussi évanouie. Première œuvre occitane pleinement acceptée par la Cité⁵¹, le *Ramelet Mondin* s'impose bientôt comme la première œuvre poétique toulousaine.

Pièce maîtresse de ce premier XVII^e siècle, l'œuvre de langue occitane du Toulousain ne prend son sens que par l'étude du terreau politico-culturel de la Cité dont il se nourrit et qu'il régénère profondément. Son coup d'éclat est de cautériser les plaies ouvertes de la société toulousaine dont l'étude de l'imprimé montre les généalogies. Avec lui, l'imprimé toulousain trouve une fonction sublimatoire d'expression réelle comme rêvée de sa complexe histoire. La dynamique conflictuelle du partage des langues est ainsi, à nouveau, renouvelée. Tout au long des siècles à venir, la part de plus en plus étroite laissée à l'occitan aura pour fonction d'exprimer la (mauvaise ou bonne ?) conscience d'être *autre* au sein d'une communauté désormais en perte de ses pouvoirs d'auto-représentation. Mais d'ores et déjà ; l'imprimé toulousain, l'un des plus riches et des plus étendus au milieu du XVI^e siècle, sombre dans l'insignifiance dès que s'achève la période de libertinage.

Pierre Escudé

Professeur d'occitan à l'I.U.F.M. de Toulouse

⁵⁰ Ainsi que certains traits poétiques, certaines expressions, et même certains personnages populaires qui hantent ses *Epigramas*. Godolin reprend la pâte humaniste du siècle passé, longtemps interdits et censurés, un temps retrouvé par l'œuvre ambiguë d'Odde de Triors en 1578.

⁵¹ Godolin soude dans son écriture le pouvoir parlementaire et celui, aristocratique, du seigneur Adrien de Monluc. Seule poète toulousain pleinement accepté, Godolin est bientôt comparé à Malherbe. Ses pièces seront traduites en latin par un jésuite du XVIII^e siècle, le Père Vanière. Ainsi, il soude de la même manière le conflit linguistique latent dans l'imprimé toulousain de l'époque moderne. Occitan et latin sont rendus à un service de représentation exhaussé, certes, relevé au second degré, et « traditionnel » face au français, unique langue de l'immédiateté efficiente des pouvoirs.